

Les déserts laissent la plupart des gens indifférents. Les déserts sont « loin ». Ils sont « ailleurs ». Ils se situent à des milliers de kilomètres de nous et sont la représentation même du « vide ». On ne connaît des déserts que ce qu'on en a appris en cours de géographie, et les adjectifs qu'on leur associe vont rarement plus loin que « arides, morts, mystiques, effrayants, mystérieux, plats, chauds, froids, beaux, laids, dangereux ». Il n'y a rien à y voir à part du sable et des rochers. Et si certains s'aventurent dans le désert, personne n'y demeure.

Les photographies de John Pepper redécouvrent les déserts, et en vous embarquant à ses côtés dans cette aventure, vous pourrez découvrir une ou deux choses sur vous-même. Même certains de ces légendaires guides du désert, des hommes qui y passent leur vie et en connaissent les moindres recoins, admettent ne jamais les avoir vus sous cet angle. Et malgré ses guides et son esprit d'aventure, les déserts de John Pepper ne relèvent pas de la photographie de voyage. Paradoxalement, ses photographies ne vous transportent pas à l'endroit physique où elles ont été prises. Elles vous emmènent ailleurs, dans un endroit nouveau où votre esprit et votre imagination peuvent se déployer.

Ce que vous percevez dans ces photos peut effectivement, au premier abord, vous paraître aride, mort, mystique, effrayant, mystérieux, plat, chaud, froid, beau, laid, vide, dangereux, ou inhabitable. Mais inévitablement le mystère s'installe. Parce qu'alors que vous vous tenez debout devant elles, les photos de John Pepper transforment peu à peu ce que vous pensiez voir en quelque chose de tout à fait différent. Quelque chose de changeant même.

Certaines images vous offrent des compositions qui s'imposent comme des monuments érigés par la Nature à la gloire de planète Terre. S'il existe une conscience supérieure, la seule raison, si illogique soit-elle, qu'elle puisse avoir de gâcher les ressources en créant des déserts serait de construire un monument à la gloire de la création divine -à savoir cette planète qui héberge sept milliards d'êtres humains- d'une manière assez semblable à celle dont les humains immortalisent les meilleurs d'entre eux. Ce n'est pas une surprise si certains rochers paraissent vivants, ils ressemblent aux monstres des contes de fées, ou à des manifestations divines (comme le visage dans une falaise), ou nous renvoient une image stylisée des interactions humaines, rapports de force (comme dans la photo des deux blocs qui se font face), dance, réunion de famille... Le conflit entre l'ombre et la lumière, le noir et blanc, l'harmonie des nuances de gris, la simplicité des formes et la complexité des détails, en font souvent de puissantes métaphores de la condition humaine – et ce, sans la moindre trace d'une présence humaine.

Pourtant, les êtres humains ne peuvent pas être complètement exclus de l'univers désertique. Quelques unes des photographies de cette exposition explorent la frontière entre le monde humain et le monde du désert. Les lignes électriques ou la route lentement réappropriée par le sable des dunes offrent au spectateur une chance

d'apprécier le contraste entre l'artificiel et le monde naturel, de contempler la confrontation entre la géométrie de la présence humaine et les arrondis harmonieux des formes désertiques. Une photographie sort du lot à cet égard – des empreintes de pieds nus et de bottes sur le sol desséché du désert. Elles sont imprimées par la géométrie manufacturée par l'homme d'une semelle de chaussure, l'harmonie naturelle d'un pied nu, et la beauté aléatoire du processus naturel de séchage de l'argile - la plaçant ainsi dans le même cabinet de curiosité que la fameuse image de la botte de l'astronaute. Bien que la lune ait probablement oublié l'astronaute, tandis que le désert semble garder souvenir de ses visiteurs.

Certaines des photographies invitent le spectateur à s'aventurer sur un terrain mystérieux dénué d'animaux domestiques, de téléphones portables, ou de drames humains. Matisse a dit que sa mission artistique était de donner une chaise mentale au travailleur. Certaines des photographies de John Pepper, plutôt que de divertir le spectateur, lui offrent l'opportunité de se téléporter vers ces endroits mystiques, de vagabonder dans ces plaines rocheuses, d'y méditer, d'y enterrer le stress et l'épuisement de la vie urbaine. Ses photographies ont l'intention de séduire. Les champs d'ombres qui riment et le rythme des lignes apparaissent si attirants que l'on en vient à se demander si ces images n'ont pas été créées par un artiste, plutôt que capturées par un appareil photo. C'est alors que j'ai réalisé qu'entre les mains de John Pepper l'appareil photo devient un pinceau ou un burin, brouillant ainsi les lignes entre l'action de capturer quelque chose qui existe déjà, et celle de créer quelque chose qui n'a jamais existé.

Cette transition de la « capture » à la « création » est encore plus évidente dans les images abstraites ou semi-abstraites – le caractère anthropomorphique de certaines photographies de rochers ou d'étendues de sable émerge après un moment d'observation. Les expressionnistes abstraits se débattaient avec l'idée que leurs toiles ne pouvaient être bonnes que si elles avaient l'air « spontanées » -et non méticuleusement construites- tout en étant clairement émotionnellement expressives. Les mains de Pepper créent des abstractions qui ont toute la puissance d'expression des grandes abstractions et toute la spontanéité de la nature. L'œil ne se lasse pas d'explorer ces surfaces découpées, craquelées, et tâchées. L'esprit a soif de ces résultats apparemment fortuits du combat millénaire entre les éléments.

Et puis il y a les dunes – et la manière dont elles sont, par leur nature même, à la frontière entre l'abstrait et le figuratif. Pour le spectateur que je suis, la meilleure façon de décrire le processus d'observation serait « nager avec les yeux ». De fait, les yeux nagent à travers le désert, rasant les courbes de leurs arêtes, rebondissant sur leurs vagues, plongeant dedans ; et l'esprit ressort rafraîchi et enthousiaste de chacune de ces expériences.

Qui a dit que les déserts étaient inhabités ? Le travail de Pepper les peuple de nos pensées et de nos rêves. Et chaque idée qu'ils font naître, dans laquelle ils

s'enchevêtrent, fait émerger quelque chose de nouveau et d'excitant. À quoi *pensons-nous* donc alors que nous les regardons ? Ces photos ont l'air de dire que ça ne dépend que de nous. C'est à nous de faire le voyage, de s'y attarder, et d'en décider.